

# Réhabiliter le travail et lui donner du sens

Jean-Marie Harribey

*Lignes d'Attac, n° 132, janvier 2023*

À quelque chose malheur est bon, dit le proverbe, mais ajoutons : peut-être. La crise du capitalisme mondial, qui couve depuis un demi-siècle, arrive aujourd'hui à un niveau inédit. Les conditions de vie sur la Terre sont menacées par le réchauffement du climat, la perte de biodiversité, l'épuisement des ressources et les pollutions, les conditions dans lesquelles le capital oblige les humains à travailler sont devenues insupportables. Et le télétravail et l'intelligence artificielle risquent de désagréger encore plus tout lien social. Au point que le capitalisme peine à s'assurer une rentabilité suffisante à ses yeux car la productivité du travail s'essouffle. D'où la fuite en avant financière, les projets délirants de métavers et voyages dans la stratosphère. Mais la nouveauté est que l'imaginaire nécessaire à l'accumulation infinie commence à s'effriter : travailler pour faire n'importe quoi, travailler toujours plus pour se gaver davantage de marchandises, travailler toujours plus mal pour grossir les rentes de quelques-uns, ça ne marche plus aussi bien qu'avant.

Pendant que les travailleurs chinois sont confinés intra-muros jusqu'à perpète, que l'on découvre la lune en France parce qu'on s'aperçoit de l'existence de travaux essentiels, notamment sur le soin ou l'éducation, souvent accomplis par les femmes, en de multiples endroits resurgit une aspiration que l'on pensait oubliée à jamais : donner un sens au travail. Cela se manifeste par des résistances à sa dégradation et par un phénomène en recrudescence : les démissions, nombreuses aux États-Unis, mais aussi en Europe et en France, même si le phénomène y est moins important. Comme l'écrivent Thomas Coutrot et Coralie Perez, le refus n'est pas celui du travail en soi mais celui du « *travail insensé*, un travail mutilé de son potentiel d'émancipation par le management financiarisé »<sup>1</sup> ; à rebours de la présentation faite du rapport de la Fondation Jean Jaurès sur la « flemme » des Français<sup>2</sup>.

On dépasse alors la revendication d'amélioration des salaires et du pouvoir d'achat, toujours nécessaire bien entendu pour les plus pauvres, pour atteindre le cœur du pouvoir de décider de sa vie, tant sa vie personnelle que la vie en collectivité. En deux siècles et demi de capitalisme industriel, les prolétaires n'ont jamais cessé d'outrepasser les consignes et les injonctions sur les gestes de travail à accomplir. Comme Marx l'avait pressenti, T. Coutrot et C. Perez expliquent que « le travail vivant est ce qui, dans l'activité de travail, échappe toujours à la conception abstraite et routinière à laquelle l'organisation capitaliste cherche à réduire le travail : [c'est donc] au cœur de l'activité de travail [que] se loge un pouvoir d'agir qui, en dépit des tentatives répétées du management, n'est pas entièrement éliminable ».

Il existe donc un espace des *possibles*, un terreau sur lequel peuvent croître des mobilisations et des expérimentations pour « réhabiliter le travail »<sup>3</sup> et lui donner du sens. Et cela dans une double perspective. La première est d'introduire des droits sociaux dans l'organisation et la gestion des entreprises pour décider des investissements, de l'organisation du travail, des salaires. La seconde perspective s'en trouverait facilitée : décider du type de production à réaliser, de sorte que les besoins essentiels soient satisfaits tout en sauvegardant les équilibres naturels. Nous sommes à un tournant qu'il ne faut pas rater où crise sociale et

---

<sup>1</sup> T. Coutrot et C. Perez, *Redonner du sens au travail, Une aspiration révolutionnaire*, Paris, Seuil, 2022.

<sup>2</sup> J. Fourquet et J. Peltier, « Grosse fatigue et épidémie de flemme », novembre 2022.

<sup>3</sup> J.-M. Harribey, *Le trou noir du capitalisme, Pour ne pas y être aspiré, réhabiliter le travail, instituer les communs et socialiser la monnaie*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2020 ; *En finir avec le capitalovirus, L'alternative est possible*, Paris, Dunod, 2021.

crise écologique s'entrechoquent. C'est pourquoi une articulation inédite entre un travail redéfini avec du sens, son insertion soutenable dans notre planète et un approfondissement radical de la démocratie sont à bâtir.

Il reste bien sûr des obstacles. Le moindre n'est pas le méli-mélo dans lequel s'empêtre la gauche traditionnelle qui oublie que le travail vivant crée, ajoute de la valeur économique pour valoriser le capital qui est mort, que le travail est vivant également car il transforme la matière et que, par lui, le travailleur se produit lui-même. Le travail représente ainsi, au-delà de son rôle économique, une dimension philosophique et politique, une valeur peut-on dire, tout au moins à l'état potentiel. Or, dans le débat public, beaucoup confondent les deux acceptions, économique et philosophique, de « valeur ». Réhabiliter le travail pour lui redonner du sens est aussi un combat culturel.<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup> Dans ce texte très court, Attac a réussi à introduire une bizarrerie et deux fautes d'orthographe dont je ne suis pas responsable. Un combat culturel...